

humanitas

Vol. II

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HVMANITAS

VOLUME II



COIMBRA
MCMXLVIII-MCMXLIX

o estado actual das questões e n síntese rápida, mas segura. A erudição discreta, a simplicidade estribada em sólidas bases, que só urna documentação cuidada produz, a originalidade, mais nítida ainda nos artigos dos *Varia* — por ex., nos relativos à questão homérica, à música e ao sentimento na poesia de Safo—, tudo isto torna agradável e recomendável esta bela *História da Literatura Grega*, fruto do ensino de um grande professor e que podemos ler devido à gratidão dos discípulos e amigos, da Faculdade onde durante muitos anos ensinou.

FELISBERTO MARTINS

JACQUES PERRET — *Les origines de la légende troyenne de Rome (281-31)*. Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1942. xxx 4678 - pages, in 8°.

La légende troyenne de Rome aboutit à donner aux fondateurs éponymes, Romulus et Remus, le troyen Aineias pour ancêtre plus ou moins proche. Est-elle un cas banal entre beaucoup d'autres du cycle des fondations héroïques établies sur le littoral méditerranéen par des personnages de l'épopée homérique et doit-elle le relief qu'elle a pris dans la littérature uniquement à la situation impériale acquise par Rome? Cette théorie a été acceptée plus ou moins implicitement par un grand nombre d'historiens. Les Grecs qui couvrirent de leurs colonies les côtes de ritalie méridionale auraient voulu trouver des précurseurs dans la légende héroïque de leur race et auraient même fait place aux vaincus dispersés d'Illion; telle est la théorie avancée par F. Lenormarit dans son ouvrage sur *La Grande Grèce* (Paris 1881-1884). Ettore Pais ne s'en contente pas et cherche aux légendes troyennes une explication différente: les colons Grecs auraient donné le nom de Troyens aux populations indigènes qui s'opposèrent à leur établissement; Wilamowitz admet lui aussi que la légende troyenne apparaît là seulement où les Grecs se sont heurtés aux indigènes. Une opinion aujourd'hui plus en faveur attribue à ces légendes une origine religieuse et y voit le témoignage d'une expansion vers l'Occident de certains cultes de l'Asie mineure; Aineias serait le héros éponyme d'une corporation sacerdotale vouée au culte d'Aphrodite Aineias qui aurait été vénérée au pied du Mont Ida.

Jacques Perret n'accepte aucune de ces théories; la légende troyenne de Rome, pour lui, ne se confond pas avec les légendes parallèles; elle apparaît à un moment précis, et assez tardif, de l'histoire de Rome et avec des caractères très particuliers dont aucune explication générale ne rend compte.

Dans une première partie, *Les localisations d'Enée* (pp. 13-124), il parcourt sur les traces d'Enée un grand nombre des lieux où furent localisés les légendes troyennes. La plus anciennement attestée est celle de la ville d'Aineia en Thrace, fondée par Enée, selon un fragment de l'historien

Hellanicus de Mitylène (1^{er} siècle AC) reproduit par Denys d'Halicarnasse; il existe même au musée de Berlin un tétradrachme d'Aineia, antérieur à la fin du 6^{ème} siècle, sur lequel figure l'image d'Enée portant Anchise sur ses épaules. Mais J. Perret estime que cette monnaie, si elle établit que les habitants d'Aineia se réclamaient du héros troyen, ne suffit pas à prouver qu'ils le revendiquaient expressément comme leur fondateur; sous cette dernière forme la légende serait une innovation d'Hellanicus qui le premier aurait arraché Enée au sol troyen pour le lancer sur les mers comme fondateur de villes. Si nous attardons un instant sur ce cas, c'est qu'il caractérise bien la méthode critique de Perret: importance primordiale attachée à la création littéraire contre l'hypothèse des traditions antérieures non attestées par écrit, défiance des monuments archéologiques muets.

Entre Samothrace et la Sicile, la légende d'Enée lui attribue un certain nombre d'escales; celle de Samothrace présente un intérêt particulier, car une légende tardive fait venir de cette île les Pénates romains. Les autres étapes seraient des créations de Varron. Le séjour à Carthage serait une invention de Naevius. Plusieurs de ces légendes, particulièrement celles qui sont localisées en Arcadie et en Acarnanie sont tardives et s'expliquent par relation des facteurs politiques: désir des populations grecques de flatter les prétentions de Rome. En somme, sauf le cas privilégié de la fondation d'Aineias en Thrace, l'histoire des quelques quarante escales d'Enée entre Troie et Rome appartiendrait «uniquement à l'histoire de la littérature latine et à l'histoire politique locale des débuts du 11^{ème} siècle».

Mais apparaissent en Méditerranée des légendes troyennes dans lesquelles Enée ne figurait pas, au moins à l'origine. J. Perret les étudie dans Une seconde partie: *La prétendue diaspora des Troyens* (p. 127-285). Salluste serait le plus ancien témoin de la légende qui amène les Troyens en Sardaigne. Le plus ancien texte qui parle de l'établissement en Vénétie du Troyen Anténor avec les Enètes serait de Tite-Live; cette légende ne serait qu'un reflet tardif de celle de Rome. Une tradition beaucoup plus ancienne, puisqu'elle figure dans la cinquième Pythique de Pindare, amenait à Cyrène en Lybie les «Troyens fils d'Anténor» qui y auraient débarqué en compagnie d'Hélène. Perret suppose que selon cette légende, cet établissement des Anténorides à Cyrène se rattacherait au «retour» de Ménélas avec lequel *Y Iliade* met Anténor en relation d'hospitalité. Il reste étrange que Pindare nomme seulement Hélène et non Ménélas.

C'est aussi comme prisonniers de Pyrrhus qu'Helenus et Andromaque arrivent en Epire, où ils finiront par fonder un royaume troyen; Euripide aux vers 1243-1252 de son *Andromaque* fournit de cette légende la première attestation datée. J. Perret estime que l'histoire d'Anténor et celle d'Helenus ne peuvent être assimilées à celle d'Enée, puisque les deux premiers ne se sont déplacés que sur les traces des maîtres grecs auxquels ils avaient échoué. Reste cependant que Pindare et Euripide connaissent déjà des établissements troyens en Méditerranée occidentale, Epire, Cyrénaïque et Sicile. En effet Hellanicus de Mitylène rapporte que deux groupes de Troyens abandonnèrent la ville en flammes, celui des compagnons

d'Enée, et, parti avant ceux-ci, le groupe conduit par Elymos et Aigestos; Thucydide précise que ces Troyens prirent en Sicile le nom d'Elymes, et que leurs villes sont Eryx et Ségeste. J. Perret ne croit pas que ces noms attestent l'origine asiatique de ces populations, comme le veulent certains archéologues dont Ettore Pais ne partage pas non plus l'opinion.

Ayant ainsi fortement marqué les différences entre la légende romaine et celles d'Épire, de Cyrène et de Sicile, J. Perret conclut que la fondation de Rome par Enée se présente comme un fait totalement singulier. Il va en chercher l'explication dans la troisième partie de son ouvrage: *La formation de la légende troyenne de Rome* (p. 289-434).

Il écarte la possibilité d'une influence venue de Sicile, car la légende de Ségeste est pour lui une légende mort-née, qui a tenu seulement aux incidents de la guerre du Péloponnèse et n'a pu se propager hors de la Sicile.

La légende romaine d'Enée serait-elle originaire de Campanie? Mais il n'y a pas trace d'une légende troyenne en Campanie avant le III^e siècle, et dans les premières années du II^e Hégésianax présente les origines troyennes de Capoue dans la dépendance de la légende romaine: Capoue a été fondée par Romulus et Remus, fils d'Enée. Les textes qui font du troyen Capys le fondateur de Capoue ne peuvent être acceptés comme représentant une tradition campanienne plus ancienne.

Une autre hypothèse est favorablement accueillie par un grand nombre d'historiens: la légende énéate se serait primitivement constituée à Lavinium et Rome se la serait appropriée en même temps qu'elle s'annexait les «*sacra*» de Lavinium. J. Perret rejette nettement cette théorie et s'attache à prouver que la légende troyenne de Lavinium, au contraire, n'est qu'un reflet de la légende romaine.

Reste un fait bien établi: Timée, mort vers 260 A. C., raconterait la venue des Troyens au Latium sous une forme déjà assez développée, s'il faut en juger par les deux fragments de cet historien que Polybe et Denys d'Halicarnasse ont recueillis à ce sujet. Le récit de Timée est-il la source de celui de Lycophron (*Alexandra*, vers 1226-1280)? J. Perret pense que Lycophron dépend plutôt de Fabius Pictor, et que Timée n'a connu la légende que sous une forme encore peu évoluée. Les témoignages que Denys d'Halicarnasse présente comme remontant aux v^e et IV^e siècles seraient antidatés et refléteraient l'état de cette légende au début du III^e siècle. Une notice d'Aristote citée par le même historien supposerait une légende de la fondation de Rome, non par les Troyens, mais par les Grecs au cours de leurs errances au retour de Troie; tel serait aussi le sens original, plus tard mal interprété, d'un texte de Callias, historien d'Agathocle, qui écrivit après 289, date de la mort de son héros. En somme, aucun témoignage antérieur à l'intervention de Pyrrhos en Grande-Grèce ne serait à l'abri de la critique, et le premier texte relatif à une légende troyenne de la fondation de Rome serait celui de Timée, mort vers, 260.

Nous arrivons ainsi à l'hypothèse centrale que propose J. Perret: à partir de 281, Rome attire l'attention du monde grec comme l'adversaire redoutable de la Grande-Grèce italienne; toutes les forces survivantes de

l'hellénisme italien se groupent pour la défense sous la conduite de Pyrrhos, roi d'Épire. Pausanias (1, xi, 7, xn, 2) rapporte expressément que Pyrrhos, en sa qualité de descendant d'Achille, eut la soudaine intuition qu'il triompherait de Rome, colonie de Troyens. Pausanias dépendrait ici de *Mémoires* de Pyrrhos, soit publiés après la mort de ce roi comme ouvrage indépendant, soit utilisés fragmentairement par des historiens du temps. Telle serait, dans cette brusque illumination de Pyrrhos, la véritable source de la légende troyenne de Rome. Nourri de l'épopée homérique, rajeunie et renouvelée en Macédoine depuis la fin du 1^{er} siècle, le roi d'Épire reconnaît dans Rome l'héritière de Troie, la nouvelle Troie, dont le descendant d'Achille est destiné à briser la puissance. Rome relève le défi et accepte cet héritage de Troie.

Hypothèse à première vue singulièrement séduisante. Mais les objections se présentent à la réflexion: la notice de Pausanias, au lieu d'une inspiration soudaine et créatrice de Pyrrhos, ne pourrait-elle suggérer plutôt que le roi d'Épire connaissait déjà une tradition sur les origines troyennes de Rome? Resterait aussi à expliquer pourquoi c'est précisément Enée qui fut choisi comme fondateur de Rome, si son ombre n'était déjà errante aux abords du Latium, pourquoi Rome accepta si vite de son ennemi cette histoire de ses origines, si elle n'avait jusque là rien soupçonné d'un débarquement troyen sur les côtes tyrrhéniennes.

J. Perret va développer et s'efforce de prouver son hypothèse dans la quatrième partie de son ouvrage: *L'évolution de la légende troyenne de Rome* (p. 437-627). L'histoire de cette évolution s'arrête avant *Y Enéide*. Si Timée a recueilli peut-être d'un certain Proxène, metteur en œuvre des *Mémoires* de Pyrrhos, la donnée initiale, cette soudaine inspiration du roi, il se montre par ailleurs au courant de certaines traditions romaines, sur la mise à mort de *Yequus october* en souvenir du cheval de Troie, et surtout sur les objets sacrés conservés dans le sanctuaire de Lavinium. Si le premier trait peut être pure interprétation littéraire d'un rite, le second s'explique malaisément en l'absence de toute tradition. J. Perret ne trouve, au III^e siècle, aucun indice attestant que la légende de ses origines troyennes ait joué le moindre rôle dans la politique de Rome à l'égard des Grecs de l'Italie et de l'Hellade. Ce n'est pas sur le terrain de l'histoire mais sur celui de la littérature qu'il faudrait suivre les traces de l'élaboration que subit dès la seconde moitié du III^e siècle la légende d'Enée et qui prépare son épanouissement dans les *Histoires* de Fabius Pictor et un peu auparavant dans le *Bellum Punicum* de Naevius. Ennius et Gatton l'enrichissent des détails déjà stylisés qui lui donnent sa physiologie à peu près définitive. Avec Caton, la légende d'Enée se présente sous une forme cohérente et liée aux traditions de la conquête romaine du Latium. J. Perret suppose qu'elle perd de son intérêt national pour les Romains dès la fin du III^e siècle. Mais Jules César y reconnaît de bonne heure le fondement religieux de ses ambitions; c'est un César, peut-être le futur dictateur lui-même qui, dans un petit ouvrage intitulé *Pontificalia*, identifie formellement avec Ascagne, fils d'Enée et petit-fils de Vénus, l'ancêtre mythique des Iulii, Iule, qui aurait renoncé à la royauté,

mais conservé le pontificat. Si les Iulii n'avaient pas prétendu à une origine troyenne, comme l'observe J. Perret, *Y Enéide* n'aurait probablement jamais été écrite. Mais Varron, que nous connaissons principalement par Denys d'Halicarnasse, avait déjà organisé en un ensemble cohérent et suivi l'histoire du voyage d'Enée et fortement marqué le caractère religieux de toute cette histoire.

Le résumé que nous avons donné de cette thèse ne fournit qu'une faible idée de la prodigieuse érudition dont elle est nourrie. Aucun texte grec ni latin n'a échappé à l'auteur; chacun de ces textes est analysé, pesé, soumis à une critique minutieuse et pénétrante. Cette critique est d'ailleurs guidée par l'hypothèse d'une apparition soudaine de la légende au temps de Pyrrhos, dans les premières années du III^e siècle A. C. Face au problème tradition ou création littéraire qui se pose à propos de tous les thèmes légendaires, qu'il s'agisse de *Y Iliade*, de *Y Enéide*, des chansons de geste ou des mythes du Saint Graal, J. Perret défend résolument l'hypothèse de la création littéraire, et nul ne se présente mieux équipé pour la défendre.

Or le livre venait à peine de sortir des presses, que des découvertes archéologiques apportaient des faits nouveaux que l'on sera bien tenté d'interpréter en faveur d'une origine traditionnelle. Les fouilles dirigées par M^{lle} Santangelo à Véies, ville étrusque aux portes de Rome, ont amené au jour de nombreuses statuettes d'argile représentant Enée portant Anchise sur ses épaules. Ch. Picard qui les a étudiées dans la *Revue archéologique*, xxi (1944), p. 04 et ss., pense qu'elles seraient du v^e siècle A. C.; telle est aussi l'opinion de l'archéologue italien Giglioli et celle de J. Bérard, exposée dans la *Revue des Etudes grecques*, 1944, p. 71 et ss. Dans la *Revue des Etudes latines*, t. xxvi (1948), p. 59, M. Schilling pense que l'on peut les ramener au I^{er} siècle. Ces statuettes votives sont assez nombreuses pour que l'on ne puisse douter que Véies ait été en territoire étrusque, mais aux portes de Rome, un centre important du culte d'Enée bien avant l'époque de la guerre de Tarente. Or le nom d'Enée est rattaché à certaines traditions sur les origines étrusques; les Etrusques seraient venus d'Asie Mineure, de Lydie, sous la conduite de Tyrsenos ou Tyrrhenos, fils de Télèphe et frère de Tarchon; Enée, arrivé en Italie, aurait épousé une fille des éponymes étrusques, appelée par Plutarque Roma, ou Tyrrhenia dans une autre notice. La légende romaine d'Enée pourrait être, dans ce cas, considérée comme d'origine étrusque et pourrait remonter au temps des Tarquins.

Nous ne prétendons pas que les découvertes de Véies imposent l'abandon des conclusions de J. Perret; c'est pourtant un élément important qui en suggère la révision; c'est un cas typique où le monument archéologique muet requiert la considération attentive des critiques à côté des textes littéraires. Mais quel que puisse être le résultat de cette révision, le livre de J. Perret restera un indispensable instrument de travail pour tous ceux qui reprendront l'étude des origines de la légende troyenne de Rome.